

## UN ENVIRONNEMENT CULTUREL POUR L'ÉDUCATION

### ENTREVUE AVEC M. ROLAND ARPIN

*Propos recueillis par Arthur Marsolais*

M. Roland Arpin, qui fut très engagé dans l'enseignement collégial, occupa ensuite le poste de sous-ministre adjoint à la recherche et à la planification au ministère de l'Éducation. Puis il fut à la tête du Musée de la civilisation pendant quatorze ans, à Québec. Actuellement, il assume la responsabilité des fêtes prochaines du 400<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Québec. Il a contribué à la réflexion de *Vie pédagogique* sur la formation fondamentale et a publié, dans la collection « Grandes Conférences » l'ouvrage suivant : *Une école centrée sur l'essentiel* (Montréal, Fides, 1995). On retrouve le filon de ses analyses culturelles et sociales dans son ouvrage le plus récent : *Territoires culturels* (Montréal, Bellarmin, 2002, coll. « L'Essentiel »).

*Vie pédagogique — M. Arpin, en cette année de 40<sup>e</sup> anniversaire de parution de la première tranche du rapport Parent, quel bilan tirez-vous de la réforme qui a suivi?*

**Roland Arpin**— Pourquoi faudrait-il que les gens d'affaires, les entrepreneurs et les autres férus de développement aient réussi ce qu'il est convenu de désigner comme la Révolution tranquille du Québec et que, durant le même temps, il soit si difficile de savoir si l'on a atteint les résultats escomptés? Quand je regarde la situation *a posteriori*, je n'ai pas l'impression que l'on s'était donné un programme de travail gigantesque et très rigoureux; l'enthousiasme a souvent tenu lieu d'études et d'analyses normalement très importantes pour mener à bien de telles entreprises. On a créé les cégeps dans l'enthousiasme. On a remodelé les commissions scolaires par la même occasion. Pensez-y, on faisait pivoter sur lui-même tout un système privé d'éducation. Nous avons ordre de faire les choses

correctement et dans le respect des institutions existantes qui allaient former les nouveaux réseaux scolaires. En contrepartie, les comités d'intégration se sont retrouvés devant des communautés religieuses prêtes au changement et généreuses dans l'accueil d'une nouvelle étape de développement.

Dans les faits, on a remodelé un peu l'ensemble du système. Cependant, ceux qui suivaient les changements d'un peu plus près n'ont jamais eu l'impression que tout obéissait à un plan préconçu qui aurait consisté à faire la réforme scolaire rapidement, comme on l'a faite, puis à reprendre systématiquement chacun des morceaux et à les replacer dans un grand ensemble. L'impression que j'ai, en observant les réformes successives, c'est qu'elles ont parfois trop entrelacé les questions, fondamentales, de besoins éducatifs avec les questions de méthodes.

***V.P. — Des réformes à la pièce en quelque sorte?***

**R.A.** — Il y a toujours des gens qui s'installent au bord de la bande et qui sifflent si un joueur fait une erreur. Dans toute conversation comme celle que nous avons aujourd'hui, il faut tenir compte du milieu dans lequel se sont faits les changements. Les acteurs visibles et actifs mais également ceux qui se tiennent dans l'ombre, quitte à jouer les sauveurs, le temps venu. La réforme scolaire, depuis les années 70 jusqu'à maintenant, s'est poursuivie dans le contexte de mutations et de transformations importantes de notre société. C'est tellement lié, l'école et la société, que l'on n'est pas capable d'isoler l'une de l'autre et de dire : « On fait notre effort à l'école, que la société suive! » Toutes les questions, tous les problèmes sociaux, les problèmes culturels, l'évolution de la culture elle-même, sont à prendre en considération. Longtemps, et pour nombre de personnes, la culture et les arts ont été les deux seuls grands pôles de la vie intellectuelle.

On voit bien en y regardant de plus près que la culture, c'est la société, c'est la science, c'est les grands problèmes internationaux. Alors, on ne parle plus d'une

personne cultivée comme de celle qui a lu les classiques. La culture est vivante : elle se modifie, se densifie, se dilue, se transforme au gré du développement des individus. La culture de chaque personne est une véritable construction qui impose continuellement des choix.

Tout n'est pas culture, tout n'appartient pas aux valeurs durables et fondamentales. S'il est une responsabilité importante de l'école, c'est bien celle qui consiste à initier les jeunes au monde des signes, à les outiller pour qu'ils puissent départager l'ivraie et le bon grain, pour qu'ils puissent discerner entre le débat d'idées et la démagogie, pour qu'ils puissent reconnaître le philosophe rigoureux et l'opportuniste, pour qu'ils puissent s'y retrouver dans les grands débats éthiques, dans les questions bioéthiques qui nous rejoignent tous un jour ou l'autre, enfin, pour que les jeunes soient capables de découper leur propre territoire intellectuel. Donner accès à des connaissances est un devoir de l'école; enseigner aux jeunes comment organiser les connaissances transmises est un devoir tout aussi impérieux mais partagé entre l'enseignant et les élèves eux-mêmes.

On parle d'une personne cultivée pour désigner quelqu'un qui sait beaucoup de choses, qui est capable d'établir des rapports entre les connaissances, qui peut émettre des opinions avec un certain aplomb, qui s'intéresse aux sciences mais aussi aux arts et aux lettres. La personne digne de ce nom est une personne multiple et plurielle. Évidemment, l'école s'est ressentie de cela. On cherche à saisir les tendances et à les traduire dans le « matériel scolaire ». Je suis intervenu souvent sur cette question de l'école cultivée et particulièrement sur la culture comme une manière d'être et une grille de synthèse des connaissances. Ma plus récente contribution s'intitule : *Territoires culturels*. J'ai voulu y traiter de culture de façon simple et plurielle à la fois, en m'adressant notamment à ces milliers d'enseignants, de créateurs et de créatrices qui sont des passeurs et des amoureux dans leurs domaines. J'en ai rencontré fréquemment. Pour elles, pour eux, la

culture n'est pas un survêtement, elle est un vêtement dans lequel ils apprennent aux jeunes à être complètement à l'aise.

Vous sentez bien que j'aurais le goût de reprendre le thème de l'école de la réussite. Malheureusement, le chronomètre se fait tyran!

***V.P. — Comment faut-il envisager l'enracinement culturel et le rayonnement culturel de l'école?***

**R.A.** — De quoi est-il question exactement lorsque nous parlons d'un environnement éducatif et culturel à l'école? Distinguons les niveaux.

Il est difficile de répondre brièvement et en toute limpidité à cette question. Toute réflexion sur l'environnement, que celui-ci se réfère à la culture ou à la nature, suppose une dimension pluridimensionnelle, donc la convergence de plusieurs facteurs.

Par exemple, deux écoles de même taille, disposant du même nombre de professeurs et d'éducateurs, situées dans des quartiers semblables, peuvent s'avérer d'une qualité totalement différente : l'une présentera les caractéristiques qui en font une école réputée pour la qualité éducative de ses services et pour son ouverture sur le monde et la culture, tandis que l'autre sera reconnue pour sa médiocrité et son laisser-aller généralisé. J'ai maintes fois observé que l'élément le plus discriminant au sein d'une école était la qualité du leadership de la direction. Un tel leadership est des plus difficiles à exercer dans une société individualiste où chacun y va de sa théorie. La direction de l'école doit établir un équilibre entre les fonctions pédagogiques et ses fonctions de gestionnaire. La direction joue un rôle irremplaçable dans la qualité générale de l'école.

Quittons un instant le terrain de l'éducation et de la culture et regardons autour de nous. Qu'en est-il, par exemple, de la culture d'entreprise des grands commerces?

Ordre, propreté, accueil chaleureux, qualité des produits offerts, courtoisie dans le service après-vente, voilà quelques qualités des entreprises marchandes.

Que dire de l'environnement éducatif et culturel, sinon qu'il se vit d'abord à un **premier niveau**, à travers des qualités de base toutes simples : une école propre et ordonnée, des professeurs dont la tenue reflète une certaine discipline personnelle et le respect envers eux-mêmes, des locaux publics accueillants où les élèves vivent dans une propreté dont ils sont les premiers artisans, un environnement sonore contrôlé.

Puis s'imposent des qualités d'un niveau plus élevé, soit le **deuxième niveau** de l'environnement éducatif et culturel. Des élèves qui respectent leurs enseignants dans leurs relations humaines; ensuite, le respect de l'autorité professionnelle des enseignants par les élèves. Les professeurs doivent jouir de la légitimité que leur confèrent leurs connaissances et leur expérience. Une école n'est pas un parc récréatif, une classe n'est pas une commune. Il y a loin entre une familiarité déplacée et la convivialité.

L'école est le lieu d'acquisition du savoir et de la connaissance. Elle peut exercer, de plusieurs manières, sa responsabilité qui consiste à transmettre, dépendant des divers types d'enseignants et d'enseignantes qui sont à son service, depuis le professeur engagé et passionné jusqu'au professeur ringard qui peine à accomplir une tâche qu'il s'ingénie à réduire de toutes les manières. On ne le dit pas assez ni assez fort : tant valent les enseignants d'une école, tant vaut l'école. J'admets que cet aphorisme commande que certaines conditions propices soient réunies : une direction d'école qui définit des règles d'organisation et de discipline, qui s'assure de leur respect, un cadre général d'accompagnement des élèves, l'expression d'attentes claires et élevées, un rapport de connivence entre les parents, la direction et les enseignants, un climat général de convivialité et de bonne santé

dans les relations humaines et les relations de travail, des conditions matérielles de bonne qualité. On me dira que c'est beaucoup demander. Et pourtant, ce n'est là que le **troisième niveau** de l'environnement éducatif et culturel. J'en esquisse un **quatrième** : je l'appellerai l'« école du projet ».

L'école est le lieu même des projets. Chaque élève qui la fréquente poursuit un grand projet puisqu'il est en marche vers l'âge adulte. Il est parfois difficile de lui faire comprendre qu'il joue déjà les cartes de son avenir dès les premières années de sa longue marche. Il s'agit là des destins individuels que des adultes attentifs et dévoués peuvent soutenir et favoriser sans se substituer au jeune contre sa volonté propre.

Chaque enseignant, chaque enseignante poursuit son projet professionnel. Les uns vivent sur le vieux gagné, les autres rechargent sans cesse leurs batteries par du perfectionnement et de la mise à jour. On peut inciter les plus nonchalants à plus d'ardeur. C'est là une tâche difficile. Au-delà des projets individuels des élèves et des enseignants existent les projets d'école qui ont pris diverses formes, au cours des dernières années, et qui se sont répandus. C'est heureux, car l'avènement des *conseils d'établissement* ne saurait connaître le succès escompté si ces derniers ne disposent pas de balises.

**V.P.** — *Dans un tel contexte à qui appartient le projet d'école?*

**R.A.** — Le projet d'école, il appartient à la direction et aux enseignants de le définir. Normalement, son contenu présente les stratégies éducatives, les particularités de l'école, les activités extrascolaires, les règles du jeu de l'établissement. L'école est ici au cœur de sa mission qui lui commande d'afficher ses couleurs et de les défendre. Le projet d'école ne saurait s'épanouir si le dogmatisme, qu'il soit administratif ou syndical, règne dans la place, car il repose

sur l'engagement des enseignants, sur la volonté de se démarquer, sur leur désir de développer une école communautaire et sur la culture de la liberté.

Cela tient presque toujours à l'engagement de quelques personnes, de quelques enseignants. Lorsque vous allez dans certaines écoles, vous sentez que la bibliothèque est vivante, est organisée, que, dans les classes, les jeunes sont actifs et attentifs. Dans d'autres cas, c'est convenable, sans plus. La revue *Vie pédagogique* présente numéro après numéro des cas d'écoles cultivées, d'écoles où la culture prend beaucoup de place. C'est lié aussi à des enseignants. D'ailleurs, on ne le dira jamais trop : dans les écoles, tout est lié aux enseignants. C'est la place qu'on leur a donnée au sein de l'école, la place qu'ils ont prise. Il y a un équilibre délicat à créer et à maintenir entre la présence des parents et des enseignants et de la direction de l'école au sein des comités.

On a souvent confondu l'acquisition des connaissances éducatives et les fonctions d'éducation elles-mêmes. On m'invite chez des enseignants ou des cadres pour des conférences de circonstance. L'intérêt culturel et la qualité de l'animation culturelle de l'école se devinent dès les premiers contacts.

**V.P. — Comment voyez-vous l'horizon professionnel de la jeune génération qui entre dans les écoles? Où pourraient aller idéalement la profession enseignante et la relève?**

**R.A.** — C'est Gilles Vigneault qui faisait ce constat : « La relève, la relève, y a-t-il quelqu'un qui est tombé? » La profession enseignante, à mon avis, ne se dirige pas vers un rapport servile entre les acteurs d'un milieu. Je l'ai déjà souligné, c'est école par école, commission scolaire par commission scolaire, que l'on doit examiner le comportement de l'école et des professeurs. Le côté, permettez l'expression, le *côté entreprise* de l'école n'est peut-être pas toujours assez valorisé. Il y a d'abord un cadre à définir pour une organisation, que ce soit une école, que

ce soit une usine. Et *a fortiori* quand il s'agit de « former », de donner une forme. J'ai toujours plaidé pour une école dirigée. Pas une école rigide, mais une école où les règles du jeu sont connues et respectées. Dans une telle école, les professeurs et autres éducateurs peuvent s'investir dans les bonnes activités d'apprentissage. Dans une telle école, consacrée à l'acquisition de la connaissance, les enseignants enseignent et toutes leurs énergies sont canalisées vers les jeunes.

Les activités parascolaires sont précieuses. Là où les enseignants s'y adonnent, il faut leur faciliter les choses. Quand je vois les enseignants s'engager dans des activités « parascolaires », je trouve toujours regrettable de constater le nombre d'heures qu'ils sont obligés de consacrer à des tâches qui pourraient être confiées à du personnel technique. Je sais, les moyens sont restreints, il faut quand même revenir à l'essentiel. On n'ose pas comparer des entreprises et des écoles. On a toujours peur de se faire accuser de je ne sais trop quelle déviance capitaliste. Pourtant, aujourd'hui, si vous visitez des entreprises, comptant, par exemple, de 100 à 125 employés, vous êtes souvent surpris de voir l'atmosphère qui y règne : fierté à l'endroit des produits, sens de l'éthique, efficacité, respect des clients, etc. On a beaucoup professionnalisé le travail au cours des dernières années. On se demande si on l'a fait pour l'école avec autant de résultats positifs.

**V.P.** — *Y a-t-il une tradition d'artisanat qui peut être devenue un poids, un boulet pour la profession enseignante?*

**R.A.** — Il faut développer un univers créatif entre les élèves, les enseignants et les professionnels de l'équipe-école. Il ne faut pas que le déplacement de la moindre empilade de chaises suscite un débat. Il y a comme deux réformes qui se sont faites au cours des années 80 et 90. Il y a la réforme officielle : les livres verts, les livres blancs, et ainsi de suite. On a écrit beaucoup de livres au Québec. Vers le milieu des années 70, j'avais l'impression d'être parfois dans une maison d'édition.

C'est à notre avantage. On a voulu clarifier, discuter, débattre de ce qu'était l'école, de ce qu'elle devait être et, pour ce faire, on avait un gouvernement formé de beaucoup d'intellectuels, des gens habitués à travailler à partir de documents. Ils étaient capables d'en produire aussi. Cela a été salubre, je crois, cette mise à jour de nos idées.

**V.P.** — *Un travail conceptuel très riche... Et la deuxième réforme?*

**R.A.** — La deuxième réforme a porté davantage sur les structures, sur les rapports de forces, les rapports de pouvoir entre les syndicats, les commissions scolaires et le gouvernement. On est passé tout à coup d'une réforme de débats, d'une réforme un peu intellectuelle à des batailles de ruelles somme toute! On a investi beaucoup d'énergies dans les rapports syndicaux-patronaux. On a pris du temps à trouver des formules et des manières de faire qui convenaient finalement aux centres d'intérêt des deux groupes. Je pense que cela s'est beaucoup amélioré depuis les trois ou quatre dernières années. La situation économique a développé un sens commun, un réalisme salubre. Ce sont les mêmes professeurs qui font du syndicalisme « raisonnable » et qui vieillissent à l'école. Il arrive un moment où il faut revenir à l'essentiel. Et cela, pour un pédagogue, c'est revenir à l'enseignement, à l'école. Il y trouve des satisfactions professionnelles à nulle autre comparables.

**V.P.** — *Que pensez-vous de l'accent neuf placé sur l'éducation à la citoyenneté?*

**R.A.** — Les Québécois font preuve d'une ouverture d'esprit stimulante. Elle se traduit dans l'activité culturelle, l'intérêt pour la connaissance des autres pays, le voyage, la création non seulement comme acteur mais également comme spectateur actif. La disparition des idéologies a laissé place à une vie intellectuelle qui se restructure lentement. C'est avec raison que nombre de citoyens réclament des intellectuels plus actifs et une vie de l'esprit plus foisonnante.

La présence croissante des communautés ethniques et sa contrepartie, une démographie qui transforme la communauté francophone en minorité, méritent des mesures particulières, notamment la migration vers les régions. Par ailleurs, l'Église catholique, qui a occupé un espace considérable au cours de notre histoire, se fait discrète et cherche des voies nouvelles. Elle est, elle aussi, en mutation et redéfinition. Les églises ne sont plus fréquentées intensément. La notion même d'Église évolue. Ceux et celles qui choisissent de s'afficher comme des chrétiens pratiquants sont rares, mais l'intensité de leur engagement est importante. Il ne faut pas négliger la force et la richesse de la diversité.

Sans qu'il nous soit possible de préciser avec certitude ce qui est essentiel pour chacun d'entre nous, nous nous rendons compte qu'il existe une culture commune, que celle-ci nous vient avant tout de notre famille et de notre environnement familial. Au Québec, nous sommes encore imprégnés de cette culture commune qui se manifeste dans des valeurs comme le sens de l'accueil, la générosité (une certaine bonhomie), la fraternité. On pourrait dire que ce sont là des valeurs presque religieuses. Nous ne pouvons nous renier et faire comme si nous n'étions pas porteurs de ces valeurs; ce serait artificiel. Je parle ici d'une culture de base, à mesure que nous gravissons l'échelle de la connaissance, nous nous distinguons par des centres d'intérêt variés, des connaissances multiples, des influences diversifiées. Nos lois sont souvent empreintes de ces valeurs chrétiennes.

Ces constats n'ont pas pour effet de permettre tous les échanges possibles. Toutes les convictions, les croyances ou les doctrines ne sauraient être interchangeables à volonté. Une telle manière de faire développerait une pensée gélatineuse et un comportement d'éponge. Vient une période de la vie où nos convictions sont bien ancrées et leurs assises solidement coulées. La pensée et la doctrine uniques ne sont pas des facteurs de progrès. La confrontation des idées et la cohabitation des valeurs valent autant du point de vue intellectuel que du point de vue spirituel.

**V.P.** — *Tout cela marque donc nécessairement l'évolution de l'école?*

**R.A.** — Je reviens sur la mission culturelle de l'école. Des droits nouveaux se font jour : droits des personnes, droits collectifs, droits des nations, droits de l'environnement, etc. De tels droits nouveaux suscitent forcément des devoirs nouveaux. La culture étend alors son aire d'influence. Il n'y a pas si longtemps encore, durant les premières années d'existence du ministère des Affaires culturelles, le ministre de l'époque remettait lui-même les subventions aux artistes et décidait de ce que chacun méritait! Le premier ministre Maurice Duplessis faisait de même : il fixait les salaires de chaque enseignant de l'École des hautes études commerciales à partir de la liste du personnel. Nous sommes partis de très loin, n'est-ce pas? Culture et éducation étaient de véritables attributs du prince! Lorsque nous avons implanté au Québec le *système de l'aide aux artistes et aux créateurs*, nous avons fait un pas de géant. En pensant peut-être plus à la population et aux usagers qu'aux créateurs, en pensant à la culture traditionnelle aussi : le théâtre, la danse, la musique sans doute mais également les métiers d'art et les programmes de restauration du patrimoine bâti. Puis l'État a mis en place le Conseil des arts du Québec. Une décision courageuse et porteuse de sens. Les artistes, les créateurs ont été enfin traités comme des adultes. L'État transmettait des responsabilités de gestion et d'élaboration de programmes à ceux qui avaient la compétence pour le faire. C'était en même temps l'instauration d'un mécanisme qui se veut et qui se donne les moyens d'être hors de tout soupçon : le Conseil des arts.

Les autres cultures, la culture scientifique, la culture sociologique, ce que l'on appelle « culture » au sens large, se sont mises à se développer. On s'est aperçu que les bibliothèques, par exemple, étaient devenues extrêmement importantes comme pôles de création. Je ne voudrais pas faire de publicité pour le livre que j'ai publié récemment, mais il nous invite à parler de *polyculture*. Ce n'est pas

seulement un jeu de mots, nous parlons d'un gigantesque réseau. Aujourd'hui, la culture s'organise en réseaux, elle s'organise aussi de façon plurielle et multiple. Quand vous assistez aux spectacles de Robert Lepage, vous ne savez pas s'il s'agit de théâtre, de danse ou de musique. Ce n'est pas important de le savoir.

**V.P.** — *Comment cette évolution culturelle peut-elle se répercuter sur le terrain scolaire?*

**R.A.** — Quelques mots que l'on trouve dans les documents et les activités de l'éducation sont éclairants : la « mixité des contenus », les « domaines de la connaissance », l'« interdisciplinaire », le « multicomcommunicationnel ». On devrait être rendu au pluralisme de l'enseignement, c'est-à-dire à l'enseignement par plusieurs professeurs et même plusieurs disciplines. On en parle depuis longtemps, mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Prenons un exemple, un cours sur l'euthanasie qui est donné par un professeur de biologie dans une classe. Le cours peut être intéressant mais limité dans son envergure. Si l'on peut faire appel à un philosophe, à un médecin, à un théologien, pour parler de l'euthanasie, on est dans un autre registre que le simple exposé magistral.

**V.P.** — *On colle plus à la culture actuelle dans cette pluralité d'éclairages et de points de vue?*

**R.A.** — Certainement. On parle beaucoup de la place nouvelle que l'école doit faire à la technologie. Je n'arrive pas à me convaincre, aussi intensément que je le devrais sans doute, de l'importance de la technologie. L'école, pour moi, la classe plus précisément, est le lieu de la rencontre entre des personnes qui parlent à d'autres personnes. Qui parle et qui écoute? Cette petite affirmation est très importante. **Qui parle et qui écoute?** Voilà la grande révolution de l'éducation et du développement des élèves. « Malgré les disparités énormes en matière d'éducation, écrit Pérez de Cuéllar, aucune génération n'a jamais été aussi

instruite, aussi consciente de la nature multiculturelle du monde, aussi informée des inégalités qui subsistent. » Aucune machine ne saurait remplacer cet acquis précieux et révolutionnaire chez les jeunes. Que des outils techniques permettent de faire des milliers d'opérations autrefois impossibles, j'en conviens. Depuis Gutenberg, le soleil se lève tous les jours sur des découvertes de l'être humain et chaque jour est un espace pour faire reculer les bornes de l'ignorance. L'éducation, c'est cela!

**M. Arthur Marsolais est membre du comité de rédaction.**